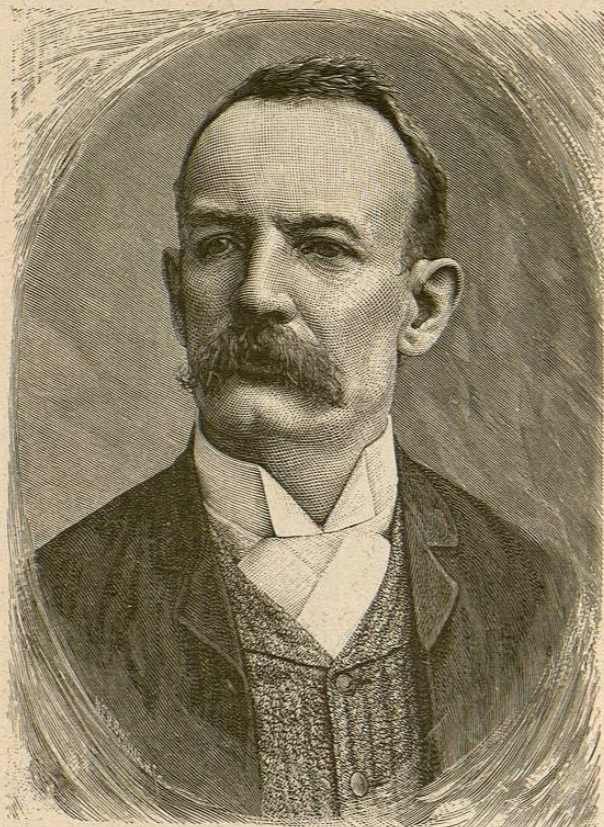


tion. Après une courte entrevue, je l'inscrivis en tête de ma liste sous la condition d'obtenir un congé, que Lord Wolseley voulut bien accorder.

Puis venait M. William Bonny : ses tentatives épistolaires n'ayant eu aucun succès près de précédentes expéditions, il se présentait cette fois en personne, ne demandant qu'une



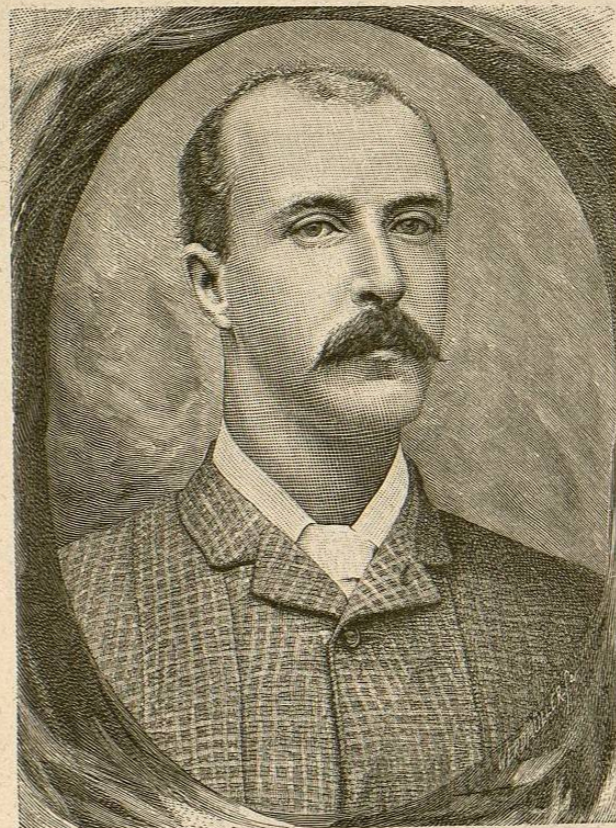
M. William Bonny.

chose, être admis en n'importe quelle qualité. Il ne voulait entendre à aucun refus, et les croix et médailles qui couvraient sa poitrine parlaient éloquemment en sa faveur. Bref, comme il avait fait son service dans un hôpital militaire, je le nommai notre aide-chirurgien.

Puis M. John Rose Troup, qui avait servi au Congo. Il parlait couramment le souahili, le langage des Zauzibari. Le travail ne lui faisait pas peur ; il tenait les comptes avec exactitude et méthode.

Puis le major Edmond Musgrave Barttelot, du 7^e fusiliers. Il me fut présenté par une de mes connaissances qui en faisait les plus grands éloges. Je raconterai plus tard ce qui se passa à cette entrevue. Après quelques objections il fut inscrit quatrième.

Cinquième : le capitaine R.-H. Nelson, du régiment de



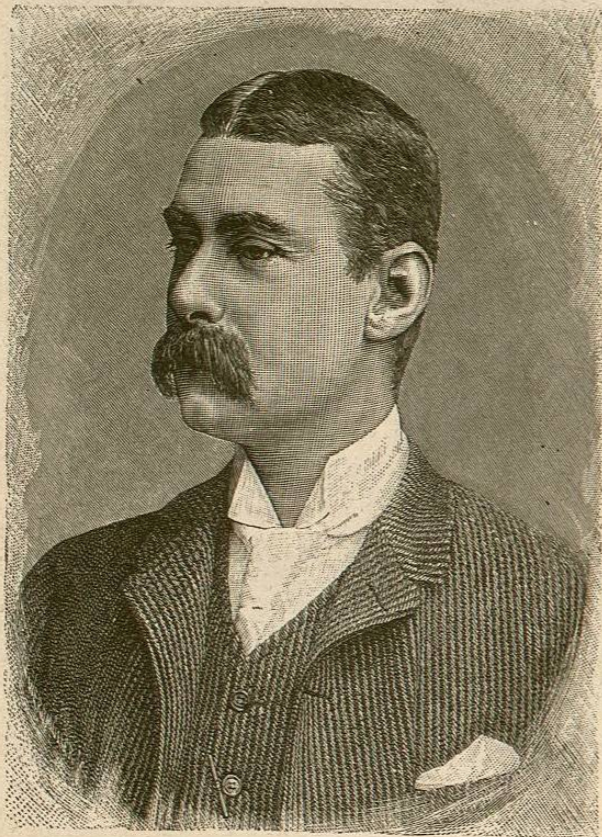
Le capitaine R.-H. Nelson.

cavalerie de Methuen. Il s'était distingué dans la guerre zouloue. On lisait son mérite sur sa physionomie.

Sixième : M. A.-J. Mounteney Jephson, encore tout neuf en fait de lointains voyages et peu accoutumé à la rude vie du désert. Quelques membres du Comité pensaient qu'il ne vaudrait rien pour une expédition de cette sorte : il leur semblait trop « première classe ». Mais les 27 500 francs qu'à son occasion Mme de Noailles versait à notre fonds de secours, furent un argument auquel on ne sut pas résister. Sans que

la main lui tremblât, M. Jephson signa les divers articles de son engagement. Pauvre jeune Jephson ! De sérieuses épreuves lui étaient réservées ; nous les raconterons en leur lieu.

M. James S. Jameson fut un des derniers à se présenter ; la liste allait être close. Il avait voyagé au sud de l'Afrique, chez les Machona et les Matabélé, étudiant les oiseaux, rapportant des esquisses et des trophées de chasse. Il me paraissait un peu



M. A.-J. Mounteney Jephson.

frêle. J'en fis la remarque, mais il se défendit avec chaleur, alléguant qu'ayant déjà passé de longues années là-bas, cette expérience démentait mes craintes. Il paya 25 000 francs le privilège de nous accompagner, promit de tout cœur ses bons et loyaux services et souscrivit bravement à toutes les conditions.

Au plus chaud de nos préparatifs pour la marche de Zanzibar au Victoria-Nyanza, la lettre suivante vint bouleverser brusquement les plans du Comité :

Palais de Bruxelles, 7 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

L'État du Congo n'a rien à gagner à ce que l'expédition traverse son territoire. Le roi conseillait cette route tout simplement pour être en mesure de rendre à l'expédition des services qui ne seraient plus possibles si elle suit la route de l'est. D'après vos propres calculs, celle-ci doit vous prendre dix-huit mois. Sa Majesté croirait manquer à tous ses devoirs envers l'État du Congo si elle le privait aussi longtemps de vos services, dont on aura certainement besoin avant l'expiration de cette période.

Si, au contraire, l'expédition doit suivre la route du Congo, l'État aura pour elle les plus grands égards : il place à sa disposition tout son matériel naval, autant du moins que le permettent les exigences d'une administration que son devoir est d'assurer avant tout. Le *Stanley* est le plus grand des vapeurs du haut Congo. Nous en expédions un second par le paquebot du 15 courant, et nous en presserons le plus possible le lancement au lac Stanley : ce sera une précieuse et très nécessaire addition à notre flottille. En attendant, je n'en doute pas, la *Paix*, navire de la mission baptiste, pourrait effectuer gratuitement certains transports.

Si l'expédition le désire, nous lui faciliterons le recrutement d'engagés bangala : nous en sommes entièrement satisfaits, ce sont de bons soldats qui ne tremblent pas devant les Arabes comme les Zanzibari.

Vous avez dû remarquer que les documents officiels publiés cette semaine à Berlin limitent le territoire de Zanzibar à une étroite bande de terrain le long de la côte. Au delà de cette bande, toute la contrée appartient à l'Allemagne. Si les Allemands vous permettent de traverser leur territoire, les Zanzibari y seront en sol étranger, précisément comme au Congo.

Avec mes affectueuses salutations, je suis, cher monsieur Stanley,
Bien à vous,

Comte de BORCHGRAVE.

Que ceci ne fût pas matière à décider en hâte, on le verra par la lettre de Sir William Mackinnon :

Western Club, Glasgow, 4 janvier 1887

Mon cher Stanley,

Je viens de recevoir du roi un aimable billet exprimant le désir qu'on prenne la route du Congo. Il regretterait de vous voir briser le lien qui vous unit à cette contrée, car il vous regarde comme un des piliers de l'État. Je lui ai longuement expliqué tout ce qui a été fait et tout ce qui se prépare, les difficultés de rompre des engagements déjà souscrits et d'obtenir que les gouvernements britannique et égyptien et le sultan de Zanzibar consentent à tous ces changements de front. Je n'ai pas manqué de mentionner la grande dépense que nous causeraient le voyage par mer de 600 hommes (si du moins le sultan veut consentir à ce qu'ils aillent du Zanzibar au Congo) et leur rapatriement.

J'ai cependant promis de voir si tous ceux qui y sont intéressés consentiraient à prendre la route du Congo.

.....

Quelques extraits de mon journal donneront l'idée de mes occupations jusqu'à notre départ :

Comme me l'a demandé Mackinnon, auquel le roi des Belges avait écrit au sujet de la route du Congo, j'ai vu Sir Percy Anderson et lui ai communiqué les désirs du roi Léopold. A sa question sur les avantages de cette voie, j'ai répondu :

1° La certitude d'arriver à Emin ;

2° Les vapeurs de l'État nous transporteraient sur le fleuve jusqu'à 600 kilomètres du lac Albert ;

3° Calmer les Allemands, qui soupçonnent des motifs politiques à chacun de nos actes ;

4° Rassurer le gouvernement français, qui prétend que notre expédition mettrait en danger les vies des missionnaires de sa nation. — Si les missionnaires français couraient des dangers, les missionnaires anglais partageraient certainement leur sort ;

5° Les engagés zanzibari nous causeraient moins d'ennuis, le voisinage de stations arabes les engageant toujours à désertir.

Lord Iddesleigh m'écrit que l'ambassadeur français a reçu l'ordre de l'informer que si l'expédition prend la route de l'est du Victoria-Nyanza, la vie de leurs missionnaires à l'Ouganda sera certainement menacée. Il me conseille d'examiner la question.

Visite à l'Amirauté. J'ai demandé à l'amiral Sullivan s'il pensait que l'Amirauté nous fournît un navire pour nous transporter au Congo. « Si le Gouvernement en donne l'ordre, répond-il, rien de plus facile, sinon, impossible. »

Écrit au roi pour le prier de me dire jusqu'où s'étendra l'aide qu'il veut bien nous prêter pour nos transports sur le haut Congo.

8 janvier. — Lettres du roi. Il me dit avoir bientôt besoin de mes services. Il met à notre disposition tout son matériel naval pour les transports, sauf ce qui est indispensable à l'administration. Télégraphié à Mackinnon que cette clause ne me plaît pas ; je ne la crois guère compatible avec la célérité nécessaire. Le colonel de Winton écrit dans le même sens.

Le matériel de l'expédition arrive en quantité.

De Winton a travaillé avec moi jusque très avant dans la nuit.

9 janvier. — Le colonel J.-A. Grant, le colonel Sir F. de Winton et moi avons causé de la lettre de Sa Majesté. Nous la prions de dire d'une façon plus explicite le nombre des transports qui nous seraient prêtés et le temps que nous pourrions les garder. Une foule de choses dépendent de sa prompte réponse : louer des Soudanais, retenir un paquebot pour y embarquer les munitions, etc. Donc, nous envoyons la lettre par un messenger spécial.

10 janvier. — De Winton s'est présenté au Foreign Office et on lui a promis de s'occuper le plus tôt possible de retenir le paquebot pour Zanzibar et le navire du Gouvernement qui nous transporterait par la voie du cap de Bonne-Espérance.

MM. Gray, Dawes et C^{ie} me préviennent que le directeur du service des Postes consent à faire attendre le paquebot de Zanzibar à Aden jusqu'à l'arrivée du *Navarino*, qui part de Londres le 20, avec nos officiers et nos munitions. Je rejoindrai le *Navarino* à Suez après avoir réglé en Égypte les affaires de l'expédition.

12 janvier. — La réponse est arrivée hier soir. L'Honorable Guy Dawnay, le colonel Sir Lewis Pelly, le colonel Sir F. de Winton et moi avons convoqué le Comité. — Les nouvelles de Bruxelles étant satisfaisantes, la route du Congo a été adoptée à l'unanimité.

Le comte d'Iddesleigh m'a fait notifier à 2 heures qu'il me verrait ce soir à 6. Mais à 5 h. 15 minutes, il est mort subitement d'une maladie de cœur.

13 janvier. — Sir J. Pauncefote, du Foreign Office, nous transmet un télégramme de Sir Evelyn Baring et des lettres au sujet du transport : l'Amirauté ne fera rien pour nous.

Les paquets continuent à affluer. La maison sera bientôt pleine.

Au Guildhall avec la baronne Burdett Coutts. Nous y sommes arrivés à midi 45. On m'a conféré les franchises de la Cité de Londres, dont je suis présentement le plus jeune citoyen. — Lunché ensuite à Mansion House. — Société distinguée. — Tout s'est fort bien passé.

Télégraphié à Bruxelles pour savoir si vendredi conviendrait au roi. Réponse : Oui, à 9 h. 50 du matin.

14 janvier. — Traversé le détroit. — A Bruxelles par Ostende. — Vu le roi et fait mes adieux. — Il a été fort bien. — Reparti pour Londres à 8 heures du soir.

Télégramme de Sandringham : le prince de Galles demande à me voir.

15 janvier. — Sir Percy Anderson m'a demandé une entrevue. M. Joseph Thomson s'y prend joliment tard : il vient d'écrire à la Société de géographie qu'il désirerait accompagner l'expédition.

Tout arrangé avec Ingham pour qu'il nous rassemble des porteurs au Congo. Il va partir sous peu.

Télégraphié à Zanzibar pour rappeler les porteurs de riz déjà à Mpouapoua. 6 120 francs jetés à l'eau !

J'avais écrit, il y a quelques jours, au personnage qui a donné à la Mission baptiste du Congo son navire la *Paix*, et le priais de nous le prêter pour arriver plus vite à Emin Pacha : voici sa singulière réponse :

Leeds, 15 janvier 1887.

Cher monsieur Stanley,

J'ai pour vous, personnellement, une grande estime, quoique je ne puisse, quoique je n'ose, approuver toutes vos actions.

Je suis très fâché de ne pouvoir donner mon assentiment à votre requête. C'est hier seulement que j'ai pu arriver à une décision. Je ne crois guère, du reste, que le refus de notre vapeur puisse vous porter grand tort.

M. Baynes, de la Société des Missions baptistes, Holborn, vous fera, il l'espère, telles communications qu'il jugera convenable. Si vous avez quelque humble respect pour l'« Homme de Douleurs », le « Roi de Paix », puisse-t-il étendre miséricordieusement sa main sur vous et préserver vos compagnons !

Je n'ai pas le moindre doute qu'Emin ne soit sain et sauf. S'il n'a pas fini son œuvre, il sortira vainqueur de cette épreuve. Il semble que Dieu vous ait donné une âme élevée, qui, pour le moment, se voile de péchés et d'erreurs funestes, et je voudrais vous voir « vous repentir et croire à l'Évangile », le croire réellement, pour vivre désormais et toujours dans le bonheur, la joie, la lumière. Ici tout délai serait pour vous plus dangereux que les délais qui pourraient retarder l'aide apportée à Emin !

Votre fidèle ami,

ROBERT ARTHINGTON.

16 janvier. — Le colonel J.-A. Grant doit discuter avec M. J.-S. Keltie, éditeur de *Nature*, la proposition de M. Thomson.

Les lettres s'accumulent par vingtaines. Tout mon monde s'occupe d'y répondre.

17 janvier. — La correspondance ne fait que s'accroître.

On a discuté l'offre de M. Joseph Thomson. M. J.-S. Keltie lui fera part, en son propre nom, de la décision du Comité.

Arrangé avec G.-S. Mackenzie diverses affaires relatives à Zanzibar. Il a expédié deux télégrammes. Le général Brackenbury écrit à propos du charbon : on ne peut nous le fournir sans la sanction du Trésor.

18 janvier. — Bâclé la besogne du matin.

A Sandringham avec le colonel de Winton pour ma visite au prince de Galles. Une carte d'Afrique étendue sur la table, j'ai fait une courte conférence devant Leurs Altesses sur la route proposée pour arriver à Emin Pacha. Auditoire fort attentif.

19 janvier. — Sir William Mackinnon a convoqué ses amis à l'hôtel Burlington, où il m'offre un banquet d'adieux.

J'ai dit « au revoir » à une foule d'amis.

20 janvier. — Le vapeur *Navarino* a levé l'ancre cet après-midi, emportant les bagages de trois officiers de l'expédition : Stairs, Nelson et M. Mounteney Jephson. M. W. Bonny m'a quitté ce matin à 8 heures avec le petit nègre Barouti pour aller à la station de Fenchurch. Arrivé là, il le laisse seul et se rend à la Tour de Londres pour inspecter les joyaux de la Couronne. A 2 heures de l'après-midi, en rentrant à la station, il apprend que le navire a levé l'ancre. Il court chez Gray, Dawes et C^{ie}, courtiers maritimes, et m'arrive tout marri de voir que le mal est sans remède. Le colonel J.-A. Grant a retrouvé à la gare le pauvre Barouti à demi mort de faim et de froid.

21 janvier. — Expédié ce matin M. Bonny par voie ferrée à Plymouth, où il rattrapera un vapeur en partance pour l'Inde ; lui et Barouti m'attendent à Suez.

Parti pour l'Égypte à 8 heures 5 du soir. Toute une foule rassemblée pour me serrer la main encore une fois. « Au revoir ! »